

INTRODUCTION

Deux questions évolutionnistes (spécifiquement humaines)

Le premier but de cet essai est de proposer une solution – assez simple – à ce qui est présenté depuis un demi-siècle comme une énigme de l'évolution: la persistance, dans toutes les sociétés humaines, d'un trouble mental grave, la schizophrénie. Ce qui est appelé «le paradoxe évolutionniste de la schizophrénie»¹ peut être résumé succinctement de la façon suivante: cette affection étant pour moitié sous influence génétique, pourquoi la sélection naturelle n'a-t-elle pas éliminé les «gènes» (plus précisément les variants génétiques) favorisant l'apparition de cette maladie la plupart du temps très handicapante?

L'idée d'un rapprochement entre «folie» (il est difficile de parler de schizophrénie avant l'invention du mot et la description de ses signes cliniques) et religion n'est pas nouvelle. Homère interprète les éléments irrationnels du comportement humain par l'intervention d'agents non humains qui introduisent quelque chose dans l'Homme² et influencent ainsi sa conduite

1. Cette appellation de paradoxe évolutionniste de la schizophrénie fait suite à un article de J. Huxley *et al.* ("Schizophrenia as a genetic morphism", *Nature* 204, 1964, p. 220-221) dans lequel les auteurs posent les bases de ce paradoxe et proposent des hypothèses pour le résoudre.

2. *Ndé*: sauf exception (bibliographie), dans cet ouvrage, «Homme» désigne tout être humain quel que soit son sexe, tandis que «homme» désigne un être humain de sexe masculin.

et ses pensées, en lui insufflant une folie divine³. Socrate, dans *Phèdre*, dit que «les plus grands bienfaits nous viennent de la folie. [...] À condition que cette folie nous soit donnée par don divin⁴». L'illumination religieuse a souvent été assimilée par le public aussi bien que par les médecins à une forme de «folie»⁵. Le lecteur ne doit toutefois pas craindre la résurgence de vieilles théories faisant de la religion une sorte d'affection mentale dont le progrès scientifique aurait dû nous débarrasser.

La religion et la schizophrénie sont présentes dans toutes les sociétés, des plus simples aux plus complexes. Les dernières données – solidement établies par un faisceau d'indices concordants – indiquent que les Hommes cognitivement modernes ont tous une origine unique et récente (50 000 à 60 000 ans). Par conséquent la probabilité que ces deux caractéristiques spécifiquement humaines aient été présentes dès cette origine est très élevée. Ce qui est proposé dans ce livre est que la religion et la schizophrénie sont également issues de la même source. Cette source, c'est la schizotypie.

Cet essai se situe résolument dans une perspective évolutionniste. Ernst Mayr, un des auteurs de la théorie synthétique de l'évolution, celle qui intègre les données génétiques au mécanisme de sélection naturelle décrit par Darwin (qui ne connaissait pas le mode de transmission des caractères physiques ou comportementaux d'une génération à l'autre) écrivait que tout fait biologique réclame des explications à deux niveaux⁶. Le premier niveau est celui des causes prochaines ou proximales, qui prennent en compte les mécanismes divers,

3. E.R. Dodds, *Les Grecs et l'irrationnel* [1959], Flammarion, 2007, p. 37.

4. *Ibid.*, p. 54.

5. S. Dein & R. Littlewood, "Religion and Psychosis: A common evolutionary trajectory?", *Transcultural Psychiatry* 48(3), 2011, p. 318-335.

6. E. Mayr, "Cause and effect in biology", *Science* 134, 1961, p. 1501-1506.

physiologiques par exemple, conduisant à ce fait biologique (le *comment* du phénomène) et le deuxième niveau, celui des raisons ou causes ultimes (le *pourquoi* du phénomène) liées aux besoins fondamentaux de tout être vivant : survivre et se reproduire. Le *comment* est l'objet de nombreuses études scientifiques alors que le *pourquoi* est souvent du domaine de la conjecture. On pourrait objecter d'emblée qu'une relation entre des faits biologiques et la schizophrénie est facile à concevoir, mais que cela semble plus difficile pour la religion.

Pourtant, à moins d'avoir un jour une preuve scientifique de la réalité d'un « autre monde », la religion est issue de l'esprit humain, qui lui-même est réductible en dernière analyse à l'activité du cerveau, et peut donc être un objet d'investigation au même titre que n'importe quel organe du corps. Les processus cognitifs, comportementaux et de personnalité générés par le cerveau sont l'aboutissement d'une très lente mise en place de ces structures tout au long de l'évolution. Le phénomène religieux peut donc être analysé d'un point de vue psychologique (et évolutionniste).

Chacun d'entre nous a sa petite explication sur l'origine de la religion, tout en lui appliquant sa propre définition : elle correspond à un besoin de consolation, à une explication du monde, à un désir de nous élever au-dessus de nous-mêmes, de partager des valeurs communes, etc. La première nécessité (chapitre 1) est donc de proposer une définition de la religion qui obtienne un relatif consensus auprès des spécialistes, en privilégiant les caractéristiques existant dans toutes les religions, autrement dit leur plus petit dénominateur commun. Le mot religion est assez systématiquement associé au monothéisme (essayez donc de ne pas associer spontanément ces deux mots !) et les données de l'anthropologie viendront élargir de manière indispensable cette vision. La deuxième nécessité est de savoir ce que les théoriciens proposent quant à l'origine de la religion à partir de cette définition minimaliste (chapitre 2). On verra alors que lorsqu'on situe la religion dans la perspective de notre évolution d'*Homo*

sapiens, la part des institutions et des rites apparaît beaucoup moins importante que la part faite à l'existence de la « surnature » et la communication avec elle. Le terme de *surnature*, emprunté à Roberte Hamayon⁷, sera beaucoup employé. Bien qu'utilisé par elle dans le cadre du chamanisme (qui représente probablement un modèle de « religion » primitive, vu au chapitre 3), il peut s'appliquer à tout ce qui appartient au domaine surnaturel. Le mot « surnaturel » ne sera guère utilisé, car il a une connotation trop marquée par l'ésotérisme, au moins dans la langue française, pour être employé à propos de la religion. Ces trois premiers chapitres résultent de la lecture de nombreux documents consacrés à l'étude scientifique de la religion. Un accent particulier sera mis sur ce qui représente l'explication scientifique standard actuelle de l'origine de la religion : l'utilisation agrégée de certaines de nos capacités cognitives utiles à notre survie dans l'environnement ancestral, mais n'ayant pas été sélectionnées pour « le phénomène culturel appelé religion »⁸. Comme cela a été dit en début d'introduction, l'objectif initial de ce livre est de présenter (projet déjà très ambitieux) une explication au paradoxe évolutionniste de la schizophrénie. Mais en cours de rédaction, il est apparu clairement que l'on pouvait apposer aux explications actuelles de l'origine de la religion une sorte d'appendice évolutionniste de nature physiologique, simple à comprendre, et à ma connaissance proposé nulle part (chapitre 4).

Après avoir analysé, dans la première partie de cet essai, les raisons de la croyance en l'existence d'une surnature chez les Hommes modernes, la seconde partie sera consacrée aux moyens qui ont pu être mis en place au cours de l'évolution pour

7. R. Hamayon, *La Chasse à l'âme. Esquisse d'une théorie du chamanisme sibérien*, Société d'ethnologie, Nanterre, 1990 (disponible en version numérique sous droits d'auteur).

8. J. Barrett, "Exploring the natural foundations of religion", *Trends in cognitive science* 4(1), 2000, p. 29-34.

communiquer avec cette surnature: les hallucinations et les rêves (chapitre 5), mais surtout la schizotypie, dont on verra combien la phénoménologie est proche de celle du chamanisme. On peut même affirmer que l'une est le calque de l'autre (chapitre 6). Le chapitre 7 resituera dans notre contexte évolutif la schizotypie et le chamanisme.

La schizophrénie est la forme la plus emblématique de la «folie» dans toutes les régions du monde. Elle est présente chez environ 1 % de la population, dans toutes les sociétés. D'abondants travaux lui sont consacrés, et sa définition, à l'instar de la religion, pose de multiples questions car il s'agit d'une collection de signes et de symptômes. Son ubiquité et sa persistance actuelle ont conduit de nombreux auteurs à proposer une réponse à cette bizarrerie évolutive. Les différentes solutions à ce paradoxe évolutionniste (incluant bien sûr celle proposée ici) seront décrites dans le huitième et dernier chapitre. On verra alors combien la proximité de la schizotypie et de la schizophrénie permet d'expliquer sans peine le paradoxe.

Que le lecteur soit rassuré: tout ce qui est présenté dans ce livre est solidement étayé par de nombreux ouvrages et articles scientifiques relevant de nombreuses disciplines, publiés par des auteurs reconnus. On pourra, certes, reprocher à ce type d'exercice d'être de l'*armchair science* ou de la *cherry pick-up science*, où il suffirait de rester dans son fauteuil à lire les travaux des autres ou bien de cueillir çà et là les informations qui nous semblent bonnes à picorer comme des cerises. Cette critique est acceptable... sauf qu'il n'existe pas ici l'Homme de l'anthropologie, là celui de l'ethnologie, ailleurs celui de la psychologie ou de la psychiatrie, de l'histoire, de la théologie, etc. Il s'agit toujours du même Homme et c'est la capitalisation des dizaines de milliers d'articles produits par l'ensemble de ces disciplines qui permet de formuler des hypothèses sur l'origine de ces deux spécificités humaines que sont la religion et la schizophrénie. La base de ce qui est présenté dans cet essai reste assez simple, à condition de dégager la religion de sa

couche la plus récente, et de considérer la schizophrénie pour ce qu'elle est, une pathologie complexe, dont on retrouve beaucoup de caractéristiques chez des individus non affectés. C'est l'assemblage des différents éléments – connus et étudiés – du puzzle qui constitue l'originalité de ce livre : il n'y a pas de pièce rajoutée pour faire tenir l'ensemble. Cela permet de respecter le principe de parcimonie, appelé aussi rasoir d'Occam, si utile dans les sciences : ne pas multiplier les hypothèses si ce n'est pas nécessaire.

Au terme de cette introduction, une «déclaration de conflit d'intérêts» s'impose. Dans ce livre, le conflit d'intérêts possible ne se pose pas pour la schizophrénie, mais pour la religion. En effet, la croyance de l'auteur en une forme ou une autre d'entité supranaturelle, ou au contraire la négation absolue de cette existence (désignée la plupart du temps sous le nom d'athéisme), conduirait légitimement le lecteur à la suspicion. Ma position – peu originale – est celle de l'agnostique (celui qui ne sait pas), ou plutôt celle du sceptique, terme préféré par beaucoup⁹ : les arguments en faveur de l'existence d'une surnature sont extrêmement faibles, mais si infimes que soit cette possibilité, l'hypothèse doit rester non nulle, ce qui correspond à une attitude scientifique traditionnelle.

9. Comme M. Shermer, *The Believing Brain. From Ghosts and Gods to Politics and Conspiracies. How We Construct Beliefs and Reinforce Them as Truth*, Times Books, Henry Holt and Company, 2011.